

—Mon Dieu, messieurs, dit-il avec le plus grand sang-froid, si vous connaissiez celle sur laquelle j'ai jeté les yeux, et vous la connaissez peut-être, je suis certain que vous m'approuveriez des deux mains.

—Jamais ! s'écria Paul de Cesson.

Au lieu de répondre sur-le-champ, le comte promena son regard sur ceux qui l'entouraient, puis il continua :

—Je vois ici trois personnes au moins qui me donneraient raison, si je voulais.

—Qui donc ?

—Monsieur Adrien, le prince et de Coissy.

Ceux-ci relevèrent curieusement la tête.

Adrien surtout fut tout oreilles : il ne s'attendait pas à être mis en cause.

—Nous connaissons donc la personne dont il est question ? demanda Gustave.

—Oui, mon cher.

—Et elle a nomme ?

—Permettez, fit le comte, ceci est une grosse indiscretion.

—Pourquoi ? dit Paul. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous étions tous gentilshommes ? sommes-nous ivres ? Nous croyez-vous capables de trahir un secret que vous auriez confié à notre honneur ?

—Assurément non.

—Eh bien ! alors...

—Vous avez raison, dit le comte. D'autant plus raison que ce n'est pas compromettre une femme que d'avouer qu'elle a produit sur vous une impression profonde. En outre, j'en ai déjà touché deux mots à sa mère, cet été, à Dieppe.

Adrien tressaillit et lança à Gustave un coup d'œil d'intelligence.

—Et l'affaire conclue ? demanda M. de Javre.

—Pas encore, mais j'ai tout lieu de supposer que cela ne tardera pas, car la mère a parfaitement compris de quoi il s'agissait et n'a pas dit non.

—Bref, quand faites-vous votre demande ? interrogea Paul de Cesson.

—J'ai dit, répartit le comte, que je la renouvellerais cet automne, dès que tout notre monde serait de retour à Paris. Or, le moment est venu, et d'ici à huit jours au plus...

—Mais tout cela ne nous dit pas son nom, insista de Coissy, témoin des inquiétudes de l'artiste.

—Vous l'exigez ?

—Oui ! oui ! cria-t-on de toutes parts.

—Eh bien ! messieurs, cette jeune fille se nomme Mlle Hélène de Vorcelles.

Le regard d'Adrien brilla d'un éclair de haine et de douleur. Il fit un mouvement en avant comme pour se précipiter sur le comte et lui faire rentrer dans la gorge le nom qu'il venait de prononcer.

Gustave qui ne le perdait pas de vue, lui prit la main et le força de se contenir.

—En effet, disait de Javre, Mlle de Vorcelles est une des plus admirables beautés que j'aie jamais rencontrées.

—Est-ce aussi votre avis, messieurs ? demanda Raymond, en s'adressant à ceux qu'il avait directement interpellés tout à l'heure.

—Oui, fit distraitemment le nabab qui parut sortir d'un long rêve.

—Et vous, de Coissy ?

—Moi, mon cher ! répondit Gustave, si j'avais des dispositions au mariage, je crois que je vous disputerais sa main.

—Et vous, monsieur Adrien ?

L'artiste fit un violent effort pour se calmer.

—Je ne connais pas la personne dont vous avez parlé, dit-il un peu sèchement.

—Mais si ! s'écria Raymond. Vous ne vous souvenez donc plus de votre sauvetage de Dieppe ?

—Très vaguement, monsieur.

—Eh bien ! Mlle de Vorcelles est l'une des deux femmes que vous avez ramenées dans votre embarcation ; l'autre était sa mère.

—C'est possible...

—C'est si vrai que le lendemain du jour où vous aviez quitté Dieppe pour vous soustraire à leur reconnaissance, je vous ai rencontré au Havre, avec de Coissy, et que vous nous avez raconté votre histoire.

—En effet balbutia... Adrien, qui était sur des charbons ardents : je crois me souvenir...

—A la bonne heure ! fit le comte. C'est précisément ce qui m'a mis sur la voie, lorsque, deux jours après, j'ai trouvé ces dames au Casino et qu'à leur tour elles m'ont fait le récit de ce qui leur était arrivé. Elles m'ont même demandé votre nom, dont je n'ai pu leur donner que la moitié, car de Coissy avait oublié ou négligé de me le dire. Ces dames avaient grande envie de vous connaître, monsieur ; aussi, vous ne l'échapperez pas ; cette fois, c'est moi qui aurai l'honneur de vous présenter à elles. Vous rappelez-vous, maintenant, la personne sur laquelle je sollicitais votre avis ?

—Je l'ai si peu vue, dit Adrien, qu'en vérité je ne saurais me prononcer.

—Soit ! mais je vous en ferai juge, mon cher monsieur. Le jugement d'un artiste de votre valeur est précieux en pareil cas.

Adrien souffrait visiblement. Peut-être le comte s'en était-il aperçu et prolongeait-il à dessein le supplice qu'il lui infligeait. Cependant il n'en avait rien laissé voir.

Cinq minutes après, la conversation avait changé de sujet et roulait sur la chasse. Chacun se préparait d'avance aux exploits cynégétiques du lendemain.

L'un vantait son chien, l'autre son fusil ; celui-ci parlait de son adresse, celui-là racontait les prouesses extraordinaires qu'il avait accomplies.

Le comte allait de l'un à l'autre, échangeant une phrase, un mot, un compliment.

Arrivé devant Adrien :

—Êtes-vous grand chasseur, monsieur ? lui demanda-t-il.

—Par goût, oui, monsieur, répondit l'artiste désireux de se venger. Malheureusement, les occasions sont rares. Aussi suis-je mal équipé. Croiriez-vous qu'hier encore je n'avais pas de fusil ?

—Pas possible ?

—Je vous le jure ! mais j'en ai trouvé un dans des circonstances aussi pénibles que bizarres...

—Vraiment ?

—Oui, chez une pauvre femme dont un misérable a déshonoré la fille et abandonné l'enfant. Ces trois infortunés étaient en train de mourir de faim.

—Ah ! fit le comte qui pâlit légèrement.

—Oui, monsieur. Aussi je ne crains pas de vous la nommer comme je l'ai nommée au prince et à de Coissy pour exciter leur charité. Elle s'appelle Mme Dorval et demeure dans la même maison que moi.

M. d'Olligny devint livide et chancela.

—C'est lui, pensa Adrien. J'en étais sûr ! C'est bon à savoir...

L'artiste n'avait pas perdu de vue Raymond. Pas une contraction de ses traits, pas un de ses mouvements ne lui avait échappé. Il avait remarqué les degrés différents de pâleur que l'épithète de misérable d'abord, et le nom de Mme Dorval ensuite, avaient amenés sur le visage du comte, et il faisait peser sur lui son regard de plomb.

Raymond n'avait pas eu le courage de le supporter sans baisser les yeux.

Quant à de Coissy, il avait tout entendu et se demandait pourquoi ce nom et cette histoire de Mme Dorval revenaient encore une fois sur les lèvres d'Adrien.

L'attitude du comte lui révéla une partie de la vérité.

Evidemment, entre lui et cette famille, il y avait un lien mystérieux.

Sans doute le misérable dont avait parlé l'artiste n'était autre que Raymond.

Mais celui-ci se remit promptement de cette surprise.